



## TRAITS

### DE GASTRONOMIE , DE BRUSQUERIE

ET DE GÉNÉROSITÉ

DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.

20 mars 1830.

**L**E grand M. Dunan est venu me faire sa visite, et nous avons causé plus de trois heures sur l'état des maisons de l'ancien régime. je veux dire avant 93, sur celles du temps de l'empire, et sur nos grandes maisons du jour. En vérité, ces trois grandes époques sont tellement extraordinaires, que je

me sais bon gré d'en avoir analysé, dans le discours préliminaire de mon Maître-d'hôtel, les causes et les effets, ainsi que l'influence qu'elles ont exercée sur la cuisine moderne. Ces trois périodes de l'art culinaire sont assez intéressantes pour que je rappelle ici quelques nouveaux détails qui serviront à mieux faire ressortir les conséquences de mes véridiques observations sur l'état de la cuisine française vers la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième.

Cette soirée du 20 mars fut donc toute scientifique pour moi, ayant su tirer tout le parti possible de mon entretien avec un homme qui avait parfaitement connu les trois époques que j'ai citées précédemment.

M. Dunan fut élève de la maison de Condé; son père fut également cuisinier du prince. Ce fut surtout dans les grands repas militaires que le prince donnait à Paris que le jeune Dunan se fit remarquer, et il devint bientôt le chef des voyages du duc de Bourbon, qui l'aimait et le considérait beaucoup. M. Dunan me raconta qu'il n'avait que 20 ans à l'époque où le duc de Bourbon devait monter sa maison, et qu'il devait en être nommé contrôleur. Mais les troubles commencèrent à éclater, et la révolution de 93 le fit émigrer à la suite de son illustre maître. Sur la terre de l'exil et de la proscription, la maison du prince français n'avait plus qu'un pâle reflet de son antique splendeur.

M. Dunan, voyant la place du contrôleur perdue pour lui, se contenta d'être le cuisinier de son noble seigneur.

Sa situation  
Après douze  
obtint du pr  
L'air natal  
que tant d'au  
auprès de l'en  
d'hôtel. Il ne  
départ pour l  
beau. M. Dun  
L'altération  
voyages qu'il  
champs de ba  
temps nos dr  
ne lui permit  
Hélène.

Le 20 mar  
d'hôtel de S  
homme res  
et ces brav  
tour de l'île  
renversement  
commandé à

M. Dunan,  
pensé que le te  
fini, et, après  
tait pas riche.  
mier maître.  
XVIII, chez  
Paris un grand  
qui de droit av  
Cependant le  
l'émigration r



Sa situation à l'armée de Condé devint précaire. Après douze années d'émigration, il tomba malade et obtint du prince l'autorisation de retourner à Paris. L'air natal lui eut bientôt rendu la santé; et, ainsi que tant d'autres émigrés, M. Dunan prit du service auprès de l'empereur, et devint son premier maître-d'hôtel. Il ne quitta le grand homme qu'après son départ pour l'île déserte qui devait lui servir de tombeau. M. Dunan en ressentit une peine réelle.

L'altération de sa santé, causée par les nombreux voyages qu'il fit avec Napoléon, en le suivant sur les champs de bataille où la victoire couronna si longtemps nos drapeaux d'un plein et immortel succès, ne lui permit pas de suivre l'empereur à l'île Sainte-Hélène.

Le 20 mars devait aussi frapper le premier maître-d'hôtel de Napoléon. Après avoir abdiqué, ce grand homme remercia la presque-totalité de ses serviteurs, et ces braves gens étaient aussi loin d'imaginer le retour de l'île d'Elbe qu'ils l'avaient été de prévoir le renversement du conquérant qui avait si long-temps commandé à l'Europe.

M. Dunan, ainsi que son illustre maître, avait pensé que le temps de la prospérité devait être indéfini, et, après avoir servi dix ans l'empereur, il n'était pas riche. Se rappelant les bontés de son premier maître, il se présenta, à la rentrée de Louis XVIII, chez le duc de Bourbon; mais il y avait dans Paris un grand nombre de vieux serviteurs du prince qui de droit avaient repris leur service auprès de lui.

Cependant le chef qui avait suivi le prince dans l'émigration réclama et obtint 1000 francs de pen-

sion, et l'honorable protection de son noble maître, qui lui fit obtenir la place de contrôleur de la maison du duc de Berri.

Mais, par une fatalité toujours contraire à la fortune du maître-d'hôtel de l'empereur, la réaction du 20 mars arriva, la place de contrôleur lui échappa, et le retour de Napoléon dans la capitale indiqua assez à M. Dunan qu'il devait reprendre son service auprès de l'empereur, qui le revit avec plaisir. Ce bonheur inespéré devait être de courte durée. La destinée de Bonaparte devint de plus en plus orageuse; la tempête éclata, et engloutit pour toujours celui dont le nom avait rempli l'univers. Quelle terrible leçon pour les rois et pour les conquérants!

Le premier maître-d'hôtel de Napoléon, ainsi que tous ceux qui étaient dévoués à sa cause, furent battus par la tempête qui avait brisé le diadème des rois de France sur la tête, ombragée des lauriers de la victoire, de l'homme qui avait tout perdu.

Maintenant, je vais raconter quelques anecdotes qui intéresseront mes confrères, puisqu'il s'agit de la cuisine et du service de l'empereur.

Dans cette soirée confidentielle, M. Dunan me raconta les faits suivants. — L'empereur était véritablement attaché à son monde, et à son maître-d'hôtel en particulier, dont les soins et le dévouement lui étaient bien connus. Il devait pourtant éprouver une grande mortification, causée par l'impétuosité du caractère de l'empereur. Il est vrai que, s'apercevant de la peine qu'il avait faite, il s'empressa de la réparer de la manière la plus flatteuse et la plus touchante. — Voici le fait.

Quelques  
Prusse, l'em  
rembrunie e  
A peu près  
ble, il avait  
lui servit jan  
n'était point g  
couger la ce  
d'hôtel lui obs  
Sa Majesté, e  
indigestes pou  
fit faire le le  
et les servit a  
ment, en man  
Encourage pe  
marqua sur  
grand Duc  
après avoir  
la première  
pinettes le lit  
peussa brusqu  
ce qui la cour  
tira ensuite te  
maître-d'hôtel

(1) Le départ  
vient des révolu  
entraîne de logis

(2) Je pense que  
avec quelques man  
cabinets : les vic  
voit le fait comm  
1.



Quelques jours avant de déclarer la guerre à la Prusse, l'empereur parut à son déjeuner, la figure rembrunie et paraissant occupé d'un vaste projet. A peu près un mois avant cette époque remarquable, il avait demandé à M. Dunan pourquoi il ne lui servait jamais de crépinettes de cochon. Ce goût n'était point gastronomique, et était peu fait pour encourager la cuisine impériale. Aussi son maître-d'hôtel lui observa que ce mets ne convenait point à Sa Majesté, et que ces crépinettes étaient par trop indigestes pour qu'on lui en servît. Le maître-d'hôtel fit faire le lendemain des crépinettes de perdreaux et les servit au déjeuner. L'empereur en fit compliment, en mangea beaucoup et les trouva excellentes. Encouragé par cette douce réception, M. Dunan en marqua sur son menu un mois après (1). Mais, grand Dieu! quel accueil elles reçurent! l'empereur, après avoir pris son potage, décrocha avec vivacité la première assiette, et l'aspect de ces pauvres crépinettes le fit tout-à-coup sortir de son caractère: il poussa brusquement la table et la renversa, avec tout ce qui la couvrait, sur un magnifique tapis; il se retira ensuite tout en colère dans son cabinet (2). Le maître-d'hôtel me raconta qu'à ce moment il lui

(1) Le déjeuner se composait de six assiettes sur lesquelles se trouvaient des côtelettes de veau, du poisson, de la volaille, du gibier, un entremets de légumes et des œufs à la coque.

(2) Je pense que ce mets délicieux avait sans doute rappelé à Napoléon quelques mauvais succès; car les rois ne sont point exempts de tribulations: les vicissitudes humaines atteignent le riche comme le pauvre, le fort comme le faible.

avait semblé être frappé par la foudre ; il resta immobile et stupéfait de la scène extraordinaire qui venait de se passer. Les écuyers tranchants et les valets de pied se hâtèrent de tout ramasser, tandis que le premier maître-d'hôtel, tout étourdi de sa disgrâce, résolut d'aller chez le maréchal du palais demander sa démission, en lui racontant l'affaire. Celui-ci lui fit observer qu'il avait le plus grand tort de vouloir quitter le service de l'empereur, et qu'il devait sans perdre de temps faire préparer un second déjeuner ; que l'empereur avait eu un moment de vivacité, mais qu'il ne manquerait pas de faire demander bientôt un second service. Notre maître-d'hôtel se décida avec peine, et obéit cependant aux ordres du grand maréchal (Duroc).

En effet, à peine le déjeuner fut-il préparé qu'il fallut le servir. Ce fut Roustant qui se présenta à l'empereur. Sa Majesté demanda pourquoi Dunan n'entrait pas pour le servir. Celui-ci arriva tout mortifié. Il servit un poulet rôti à l'empereur, qui lui en fit compliment ; et, lui faisant signe d'approcher, Sa Majesté lui toucha plusieurs fois sur la joue avec bonté, et lui dit : « Ah ! mon cher Dunan, vous êtes plus heureux d'être mon maître-d'hôtel que moi d'être empereur ; » puis il continua son déjeuner avec tristesse. Le pauvre Dunan s'aperçut que l'homme tout-puissant et revêtu de la pourpre des rois n'était pas plus exempt que lui d'éprouver des peines profondes.

Plusieurs événements avaient véritablement attaché M. Dunan à cet homme extraordinaire ; les faits suivants vont le prouver de plus en plus.

Dans toute  
premier maître  
marchant se  
afia de s'arr  
qu'il décidai  
vait au milieu  
l'empereur ; pu  
minille, il e  
effroyable des  
bouche trisait  
traction des l  
dont la miss  
l'homme par l  
l'ardeur guer  
victoire, aut  
soit-il souhai  
seulement y  
jouissait de  
solemnels qu  
après les bata  
rieux de nos  
ou milieu de  
patrie, je la  
contribuant de  
de la santé du  
les destinées de  
Mais le p  
n'était véritable  
tour de toute  
que de son ma  
étaient le plus  
Pendant le



Dans toutes les campagnes que fit l'empereur, son premier maître-d'hôtel le suivit avec empressement, marchant souvent avec l'état-major de la garde, afin de savoir de l'empereur lui-même les heures qu'il décidait pour faire halte. Quelquefois il se trouvait au milieu des bataillons carrés de la garde de l'empereur; puis, au milieu de la canonnade et de la mitraille, il observait douloureusement le carnage effroyable des champs de bataille; et cet homme de bouche faisait de bien tristes réflexions sur la destruction des hommes qui périssent à l'armée, lui dont la mission était d'alimenter et de ranimer l'homme par la science gastronomique. Aussi, autant l'ardeur guerrière du soldat français le pousse à la victoire, autant le génie culinaire de Dunan lui faisait-il souhaiter le succès de nos armes. Mais la paix seulement pouvait le rendre à lui-même: alors il jouissait de la victoire avec délices, dans les banquets solennels que l'empereur donnait à ses généraux après les batailles. Il entendait raconter les faits glorieux de nos armes, et il disait en lui-même: « J'étais au milieu de vous; et, si je n'étais point armé pour la patrie, je la servais cependant avec dévouement en contribuant de tous mes moyens à la conservation de la santé du grand homme sur lequel reposaient les destinées de la France. »

Mais le premier maître-d'hôtel de l'empereur n'était véritablement heureux qu'à Paris: là, entouré de toute sa brigade, son service était plus digne de son maître; aussi c'était à Paris que ses soins étaient le plus remarquables de l'empereur.

Pendant le moment du dîner, Napoléon avait-il

oublié de prendre son mouchoir ou sa tabatière, Dunan s'apercevait de suite lequel des deux l'empereur avait oublié dans son cabinet; il allait aussitôt chercher l'objet oublié, et son maître lui en témoignait sa satisfaction.

Un jour l'empereur lui dit: « Mais, Dunan, vous êtes devin, pour savoir toujours lequel des deux j'ai oublié, de mon mouchoir ou de ma tabatière.— Sire, répondit le fidèle serviteur, j'ai remarqué que Votre Majesté avait l'habitude de placer sa tabatière dans la poche gauche et son mouchoir dans la poche droite; lorsque Votre Majesté est à table, dès qu'elle cherche dans ses poches, je remarque dans laquelle, et je m'aperçois de suite quel est l'objet qu'à oublié Votre Majesté. Je suis heureux que cette attention soit agréable à Votre Majesté. » L'empereur le remercia avec bonté.

Un jour, à la suite du déjeuner, il avait avec ses généraux une conversation assez vive sur des sujets importants. Son maître-d'hôtel, ayant fini son service, allait se retirer, lorsque l'empereur, se retournant, lui dit: « Restez, Dunan, vous n'êtes point de trop ici. »

Une autre fois, également sortant de table, un des courtisans de Napoléon s'aperçut que sa tabatière était vide et s'empressa de la faire remplir. L'empereur reçut sa tabatière, l'ouvrit, jeta au feu le tabac qu'elle contenait, et fit signe à son maître-d'hôtel de lui en donner lui-même. ( Quel pied de nez pour le courtisan ! )

Après le terrible incendie de la salle du bal du prince de Schwartzemberg, Dunan n'avait quitté l'em-

perceur que p  
y reconduire  
surint cette  
nouveaux d  
qu'il lui aus  
nant la main,  
sa cassette, et  
haque.  
Après la ca  
fait marquer s  
le nom de que  
était le premi  
Mais les év  
rapidité de p  
récompenses



pereur que pendant son voyage à Saint-Cloud, pour y reconduire l'impératrice Marie-Louise. Le jour qui suivit cette nuit de deuil, il demanda quelques nouveaux détails à son maître-d'hôtel, en lui disant qu'il lui causait beaucoup de fatigues; puis, lui prenant la main, il le fit entrer dans son cabinet, ouvrit sa cassette, et lui donna 10,000 francs en billets de banque.

Après la campagne de Russie, l'empereur avait fait marquer sur la liste des croix qu'il devait donner le nom de quelques serviteurs de sa maison, et Dunan était le premier.

Mais les événements se succédèrent avec tant de rapidité depuis la retraite de Moscow, que ces récompenses bien méritées furent négligées.



peut que pendant son voyage à Saint-Clément pour  
y reconduire l'impératrice Marie-Louise. Le jour qui  
suivit celui où le duc, à d'ordinaire, il demandoit quelques  
nouveau détails à son maître d'hôtel, en lui disant  
qu'il lui causait beaucoup de fatigue; puis, lui pres-  
sant la main, il le fit entrer dans son cabinet, ouvrit  
sa cassette, et lui donna en son honneur en billets de  
banque.

Après la campagne de Russie, l'empereur avait  
fait transporter sur le bord des eaux qu'il devait donner  
à son fils le grand-duc, le duc de Saxe, et l'empereur  
fut le premier à aller à son service, et à lui offrir  
un dîner. Mais les événements se succédèrent avec tant de  
rapidité depuis la retraite de Moscou, que ces  
compagnons bien malades furent obligés de se



AV  
ET  
ou  
par  
pendant elles  
tipe et d'exp  
risque de ne p  
quels j'aurai  
ne pas tombe  
ousi fastidieux  
à apprendre le  
sion cependant  
jus asément